Pierrette Pavet, *Stendhal et le ridicule*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1375>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1375

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 603-604

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Pierrette Pavet, *Stendhal et le ridicule* », *Studi Francesi* [En ligne], 177 (LIX | III) | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1375> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1375>

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Pierrette Pavet, *Stendhal et le ridicule*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

PIERRETTE PAVET, *Stendhal et le ridicule*, Paris, Eurédit, 2013, pp. 467.

- 1 Le ridicule chez Stendhal a été bien moins souvent abordé que le comique ou l'ironie, sans doute parce qu'il est difficile de donner une définition précise de ce phénomène fugace. Ce n'était pas le sentiment de Beyle qui écrit à sa sœur: «J'ai enfin trouvé le ridicule. On nomme ridicule l'action d'un homme qui tend au même bonheur que nous, et qui se trompe de route...». Pierrette Pavet, sans négliger le point de vue de Blin selon lequel le ridicule se réduirait à un «problème de la personnalité», a choisi d'en étudier les codes et les modalités chez Stendhal.
- 2 Sont d'abord précisés les rapports ou plutôt le dialogue du sublime et du ridicule à partir de l'exemple d'Alceste – auquel est pertinemment comparé Octave –, sur lequel Stendhal porte un tout autre regard que Rousseau. Autre figure incontournable et qui nourrit la réflexion stendhalienne: Don Quichotte. À la différence de bien des romantiques français, Stendhal en rit franchement tout en nuancant son aspect dérisoire car il apprécie son enthousiasme pour le grand: «Loin de nier le ridicule de Don Quichotte, Stendhal a la finesse de l'associer au sublime, comme si l'un et l'autre étaient les deux faces indissociables d'une même chose, d'un même caractère» (p. 72). Dans le ridicule du Chevalier à la triste figure on perçoit «ce que sera le roman stendhalien: un mélange de sérieux et de comique, de tendresse et de légèreté» (p. 74). On n'est pas loin du mélange de sublime et de dérision que Stendhal a retrouvé chez l'Arioste. Ce lien entre sublime et dérision, P. Pavet le retrouve quand elle envisage le ridicule «comme enjeu de la chasse au bonheur», allant jusqu'à poser la question que d'aucuns trouveront inattendue: «*De l'Amour est-il un livre drôle?*» (p. 117). Non sans finesse sont relevés les aspects comiques de l'amour dont l'Italie serait préservée. Il y a bien sûr le ridicule du *fiasco* amoureux, mais surtout ce ridicule essentiel que P. Pavet voit dans «l'absurdité fondamentale et dérisoire de toute démarche amoureuse, qui fait

dépendre entièrement le bonheur d'un individu du caprice d'autrui» (p. 121). La cristallisation qui équivaldrait à un égarement, à un délire, n'y échappe pas; elle serait même «la source de ridicule la plus fertile et la plus subtile» (p. 127) puisque, Stendhal le dit, «du moment qu'il aime, l'homme le plus sage ne voit plus aucun objet *tel qu'il est*». Comme chez Pétrarque, il y a chez Stendhal une poétique de l'erreur amoureuse. Et P. Pavet de se demander s'il faut ranger l'auteur dans le camp des railleurs ou des raillés: «Enfin, de qui se moque-t-on dans *De l'Amour?*» (p. 135). S'il arrive, on lui accordera, qu'il y ait dans le discours de Stendhal une bonne part d'autodérision, il paraît exagéré d'affirmer que l'amour est souvent sous le signe du ridicule car – et P. Pavet rectifie son appréciation – ce qui pourrait être une «tare» vaut promesse de bonheur.

- 3 Dans la deuxième partie intitulée «Le ridicule au cœur du héros» (pp. 167-292), après avoir précisé l'impact du ridicule dans la singularité d'Octave, P. Pavet voit dans le ridicule une «composante obligée du héros», qu'il s'agisse de Julien, Fabrice ou Lucien, ce qui nous vaut une subtile lecture du motif capital de la chute de cheval et de ses conséquences sur la formation et la conduite des personnages. Cette finesse dans l'analyse se retrouve quand est abordé «le ridicule au féminin», avec les deux Mina et Valentine, une des héroïnes les plus typiques de ce point de vue, auxquelles il faut ajouter le «cas particulier de Lamiel» (pp. 245-248). Celui de Mathilde aurait pu être invoqué. Ce qui les rapproche, c'est qu'elles ont le «ridicule du naturel», formule justifiée dans la mesure où elles ont tendance à exagérer le naturel et donc à s'en éloigner, mais elles frôlent le ridicule sans jamais y tomber, à l'exemple de la Mina du *Rose et le Vert* qui «n'était jamais ridicule et toujours si près de l'être». Là réside la singularité du naturel qui est en fait une grâce. Avec autant de subtilité, P. Pavet met en évidence les rapports entre égotisme et humour, ce qui lui permet d'affirmer que le ridicule ou la sensibilité au dérisoire est au centre des *Souvenirs d'égotisme*. Le sentiment du ridicule de soi et l'autodérision qui l'accompagne, sans oublier la dérision à l'égard d'un certain romantisme, nourriraient la réflexion de l'égotiste sur le roman et le conduiraient à la création littéraire. Sont alors explorées quelques grandes tendances de la narration stendhalienne, notamment l'ironie romanesque à l'encontre des héros aux «*ridicules singuliers*», aussi bien que des personnages secondaires aux «*ridicules communs*», la mobilité dans la technique des points de vue, les interventions d'auteur (jusque dans le soulignement de mots apparemment anodins) qui contribuent à divers degrés à une «poétique du ridicule» dont l'étude des nombreuses nuances prouve qu'on est souvent à la limite ou dans le paradoxe.
- 4 Pour illustrer «Les richesses du ridicule», le dernier chapitre passe en revue quelques autres manifestations connues du ridicule: provincial, parisien, italien, français, et d'autres plus rares, comme le ridicule ostentatoire à la cour de Parme, le «ridicule sans public», ou le «ridicule intime» propre à Fabrice. On l'aura compris, le ridicule est partout, ce qui permet à P. Pavet d'affirmer que «le ridicule c'est la vie» (p. 387), saisie dans les pratiques sociales de la mode et du langage. Le *Rouge* met en scène des ridicules à la mode, tels ceux de Beauvoisis ou de Korasoff, admirés par Julien. Au terme de sa description minutieuse, P. Pavet a raison de dire que chez Stendhal, obsédé par le ridicule, la pensée du ridicule ou de la fonction démystificatrice du ridicule féconde l'illusion romanesque.